

# « Le Souffleur »

- En sourdine sous la scène -

de

**Andreas T Olsson**

**Traduit et adapté du suédois par Susanne Burstein**

Colombine teaterförlag

[Info@colombine.se](mailto:Info@colombine.se)

Stockholm – Suède

En France :

Susanne Burstein- scenesnordiques

Tel : 0682083841

scenesnordiques @gmail.com

Extraits longs de :

« *Cyrano de Bergerac* » d'Edmond Rostand

« *Un Songe d'une nuit d'été* » de William Shakespeare

« *Oncle Vania* » d'Anton Tchekhov

« *Tartuffe* » de Molière

« *La nuit des Rois* » de William Shakespeare

Répliques et citations de :

« *La Veuve* » de Pierre Corneille

« *Mademoiselle Julie* » d'August Strindberg

« *Le marchand de Venise* » de William Shakespeare

« *Mesure pour mesure* » de William Shakespeare

« *Le Misanthrope* » de Molière

« *La Mouette* » d'Anton Tchekhov

« *Roméo et Juliette* » de William Shakespeare

« *Comme il vous plaira* » de William Shakespeare

Je souffle, donc je suis...

Ou peut- être que non.

Je n'éprouve aucun besoin d'être vu.

Quoi qu'il en soit, j'existe.

Vu ou pas vu.

*(Le souffleur va chercher un pupitre et un fauteuil à roulettes derrière le décor.*

*Sur la chaise, il y a une petite boîte en carton qu'il pose entre la chaise et le pupitre)*

Supposons que mon rôle est celui du Souffleur.

Ceci serait alors mon costume.

Je porte toujours du noir.

« *Je suis en deuil de ma vie* », <sup>1</sup> comme Macha, dans « La Mouette »

Pendant les répétitions, je m'octroie la liberté de m'habiller n'importe comment.

Pas n'importe comment, bien-sûr.

Je veux dire par là que, lors des représentations, je m'habille toujours en noir.

Jamais avec une chemise d'un blanc éclatant, mais plutôt d'un blanc légèrement crème.

Ou, encore mieux, d'un jaune très, très pâle.

Mon entrée doit se faire le plus discrètement possible.

A la dernière sonnerie, je me mêle au public et j'entre, presque sur la pointe des pieds.

*(Très calmement, le souffleur pose son classeur, s'assied sur sa chaise en contre bas de la scène et allume sa lampe)*

---

<sup>1</sup> Extrait de « La Mouette » d'Anton Tchekov

Certains spectateurs sont gênés par la lampe.

Ils trouvent qu'elle dérange.

Mais c'est un élément absolument indispensable.

Et c'est la meilleure dans son genre : « Floss » de fabrication italienne.

A la Schaubühne, Den Konglige, Dramaten, à la Comédie française :

Elle est le dénominateur commun de toutes les grandes scènes d'Europe : La lampe du souffleur.

J'ai un collègue qui a essayé de s'éclairer avec son Ipad. Ce n'était pas un franc succès.

Cela a créé un effet « cabine de bronzage », vous voyez ce que je veux dire ?

Quant à moi, je me tiens au papier. Cela dérange beaucoup moins.

Tourner les pages, ça peut faire du bruit, c'est un fait.

Surtout si on achète du papier premier prix à 80g chez « Office dépôt ».

En plus, le papier est d'un blanc aveuglant !

Horrible, allez, on remballe – poubelle !

Personnellement, j'investis dans celles à 30g de chez « Fortnum and Mason » à Londres.

A la fin des répétitions, quand toutes les corrections sont faites, je tape le texte final sur ces feuilles d'un jaune très pâle : « Lemon buttercup ».

Ecoutez ! : *(Il tourne délicatement les feuilles d'un air triomphant)*

*(Il se déconcentre)*

Excusez-moi, j'ai un trou de mémoire...et c'est là qu'il faudrait...

## **SCENE 2- « Je ne souffle pas, je respire ! »**

*(Il se lève, claque les doigts, parle fort)*

« Texte ! »

« Un peu de texte, s'il vous plaît, Mademoiselle ! »

Je ne sais plus où j'en suis...

C'est précisément dans ces moments là où il faudrait un...un ...

Un souffleur !

Du verbe français souffler.

Ne pas souffler demande plus de savoir faire que de souffler.

Il ne faut pas se lancer trop tôt.

Il faut, au contraire, attendre le bon moment.

C'est un travail d'orfèvre.

Souffler, c'est respirer. C'est un terme qui convient bien mieux.

Mon travail consiste à respirer avec les comédiens.

Au bout du souffle.

*(Il prend quelques grandes respirations profondes. Puis halète. Il s'arrête brusquement)*

Dans notre métier, il est important de bien chauffer sa voix.

Pendant la saison, je souffle environ cinq fois.

Disons que je dois souffler, à la fin du printemps, à la fin du deuxième acte.

Imaginez alors combien il serait gênant d'avoir un chat dans la gorge, juste à ce moment là !

C'est la pire des choses qui puisse arriver dans une carrière de souffleur : avoir un chat dans la gorge au mauvais moment !

Quand on souffle, la direction vers le comédien doit être claire, nette et précise.

C'était bien plus facile à l'époque où il y avait des cages à souffleur.

La réplique restait là, sur les planches, dans la cage qui faisait office de caisse de résonance.

Elle ne quittait pas, pour ainsi dire, l'espace scénique.

*(Il illustre ses propos avec la boîte en carton)*

Admettons que je suis assis dedans et dois souffler, par exemple, Romeo :

« *Mais doucement ! Quelle lumière brille à cette fenêtre. C'est là l'Orient et Juliette en est le soleil* »<sup>2</sup>

On peut le dire à voix basse, sans trop articuler, un peu nonchalamment :

« *Mais doucement ! Quelle lumière brille à cette fenêtre. C'est là l'Orient et Juliette en est le soleil* ».

Ou, en respectant à la lettre le sens du verbe souffler

(*Il dit la même phrase de façon quasi inaudible*) :

« *Mais doucement ! Quelle lumière brille à cette fenêtre. C'est là l'Orient et Juliette en est le soleil* ».

Mais ça ne se peut pas.

Vous l'entendez bien ?

Ou vous ne l'entendez pas ? Justement !

La réplique doit partir comme une flèche, pour que le comédien puisse la saisir au vol et la ressortir dans une même respiration : « *C'est là l'Orient!* » « C'EST LA, L'ORIENT » ! »

Si je ne dirige pas clairement la réplique, elle peut s'envoler, n'importe où dans la salle.

Au cinquième rang, par exemple, où elle n'a absolument rien à faire ! : « C'est LA l'Orient »

(*Il se débarrasse de la boîte*)

C'est une fausse idée, très répandue d'ailleurs, que les souffleurs se trouvent toujours aujourd'hui dans une cage à souffleur.

Une autre méprise consiste à croire que les souffleurs n'attendent et espèrent qu'une seule chose : Que les comédiens se trompent.

Rien n'est plus faux !

Le moment où je remplis au mieux ma fonction, c'est quand je sens qu'on a besoin de moi, sans que l'on ait besoin de moi. Comme d'un arbitre dans un match de foot.

Personnellement, je n'ai jamais éprouvé la moindre envie de monter sur scène, d'être comédien.

---

<sup>2</sup> Extrait de « Roméo et Juliette » de William Shakespeare

« Etre » ... ou ne pas « être » ?

Sans aucune hésitation : Ne pas « être ».

#### **SCENE 4- « Tabula rasa »-**

*(Il trie des feuilles de papiers par terre)*

Je tourne les pages. Et poursuis ma route.

Des tourneurs de page, c'est ce que nous sommes, nous autres : les souffleurs.

Les pianistes ont leurs tourneurs de partitions.

La plupart ont d'ailleurs été remplacés par des écrans tactiles.

De nos jours, beaucoup de chefs, et de pianistes, font défiler eux-mêmes leurs partitions.

Je disais tout à l'heure que le pire que puisse arriver à un souffleur, c'est d'avoir un chat dans la gorge.

Mais le pire du pire, bien sûr, c'est de se tromper de manuscrit.

S'installer, se préparer, ouvrir son classeur et découvrir un « Conte d'hiver » alors que ce soir on donne un « Songe d'une nuit d'été ».

Ce n'est même pas la bonne saison !

C'est l'expérience la plus cauchemardesque que je n'ai jamais vécue.

Je faisais semblant de continuer à tourner les pages. J'essayais de me rappeler à peu près à quel moment il fallait tourner - Ah, il me semble bien que c'est par ici que la phrase se termine...

TOUT, pour que les comédiens se sentent en sécurité.

Personne ne m'a démasqué et personne ne s'est trompé dans le texte.

Une page blanche. Rien de plus, rien de moins.

Nous naissons tabula rasa.

Il serait impossible de faire une production de la vie, encore moins une lecture.

Pas de texte construit, qu'un flux constant de paroles et des répliques, plus ou moins bien trouvées, et dont on ne se souvient que lorsqu'il est trop tard.

Ah, bon sang, mais c'est ça que j'aurais dû dire !

Il y a une expression pour cela... Ah, cela m'échappe pour le moment. Mais, peu importe.

La vie est décousue : il n'y a pas de script, pas de mise en scène.

Souvent mal éclairée, sans grands changements de costumes, ni de décors.

Dire que la réalité surpasse la fiction, c'est du pipo.

La réalité est réelle 24h sur 24 !

C'est l'unité de lieu, de temps et de l'espace « in absurdum ».

Dans aucune circonstance doit-on simplement se taire, accepter la réalité, sans moufter!

Car il y a des trous dans la réalité : une certaine acuité de regard est requise pour les identifier.

Notre époque excelle à aplanir toute rugosité, à conserver que ce qui est bien lisse, poli.

Mais pour qui sait regarder, il saura entrevoir les minuscules monticules de taupe sous lesquels il y a des niches : des trous dans la réalité.

Le métier de gardien de musée, par exemple.

*(Il s'assied sur la chaise et roule au fond de la scène)*

Les gardiens de musée font partie de ceux nichés dans ces trous.

Absolument personne ne pense sérieusement que les gardiens de musée ne servent réellement à assurer la sécurité d'un musée.

Il serait complètement saugrenu de croire que la présence d'un gardien de musée aurait fait une quelconque différence quand des voleurs chevronnés se sont mis en tête de voler « Le Cri », par exemple.

Dans ces moments, le gardien se tient, où plutôt, reste assis, passif, à observer les malfaiteurs accomplir leur œuvre.



Le lendemain on peut lire dans la presse : « Le Cri volé ».

Des gens de tout bord, qui ne connaissent même pas la différence entre Munch et Miro, se gaussent et se lamentent d'avoir été « très affecté » par le vol.

Et dans la grande salle marbrée du musée, il y a un gardien qui pleure.

Pleure son trou dans la réalité qui vient de rétrécir,

Telle une peau de chagrin.

Qui a cessé d'exister.

*(Il s'avance sur la chaise en roulant vers le public)*

Même si la cage à souffleur n'existe plus, le métier de souffleur fait aussi parti de ces niches ; ces trous dans la réalité.

Et moi, je me trouve dedans. Dans le trou du souffleur.

Prenez- moi au mot.

Mais faites-le, prenez-moi !

Prenez- moi, mais faites le donc

*(Il chuchote, caresse et embrasse la chaise)*

Qu'est ce que vous attendez ? *(il plaque la chaise au sol)*

## **SCENE 5- « Comme un rayon de soleil tombé dans un fossé »**

*(Il sort un paquet de cigarette, allume une cigarette aux herbes)*

C'est une bonne chose, après tout, que les tourneurs de page soient en voie de disparition.

C'était un peu étrange, tout de même, quand ils étaient assis là, à côté du pianiste...

Comme si, par exemple, moi, je m'asseyais sur scène à côté d'Amanda.

A propos, vous remarquerez qu'on fume sur scène...

Pendant deux saisons, j'ai soufflé « Oncle Vania » de Tchekhov.

Amanda jouait Elena Andrejevna et fumait compulsivement un genre de cigarette aux herbes.

Et moi, je me prenais la fumée en plein face.

Au début, j'ai trouvé cela insupportable. Dégoûtant, répugnant même.

Mais je me suis habitué.

En fait, non seulement je m'y suis habitué, mais c'est devenu une addiction.

Quand les représentations étaient terminées, j'ai eu des crises d'abstinence.

« Smoking, or no Smoking ».

Et elles sont chères, en plus.

Elles coûtent le double des cigarettes normales et il faut les commander spécialement.

Je les achète en même temps que le papier, chez « Fortnum and Mason. »

Comme ça, cela fait un seul paquet.

Le développement durable, il faut y penser.

*(il souffle de la fumée)*

On pose souvent la question aux comédiens si cela leur arrive de tomber amoureux de leur partenaire.

« Ah oui, ça arrive souvent » répondent-ils généralement.

Mais jamais personne ne pose la question aux souffleurs, si, à nous aussi il nous arrive de tomber amoureux de nos partenaires.

Mais bien, évidemment, que ça peut arriver, de s'enticher....

Amanda, par exemple... Je ne sais plus si j'ai déjà parlé d'elle ?

Et bien, elle travaille ici aussi.

Elle est arrivée à peu près en même temps que moi.

Il y a 8 ans.

La première pièce que nous avons fait ensemble c'était donc « Oncle Vania », elle jouait le rôle d'Elena.

Le soir de la première, elle a eu un blanc dans la première scène avec Vania

Vania vient juste de dire : « *Mon amour inutile se meurt comme un rayon de soleil tombé dans un fossé, et moi de même* »<sup>3</sup>

ELENA : « *Quand vous me parlez de votre amour, je deviens stupide et ne sais quoi dire.* »

Elle prend une taffe supplémentaire pour gagner un peu de temps et je lui souffle :

« Pardon, je ne puis rien vous dire. »

ELENA : « *Pardon, je ne puis rien vous dire. Bonne nuit.* »

Elle se trompe plus loin aussi, dans le grand monologue d'Elena qui suit la scène où Sonia vient d'avouer son amour pour Astrov.

ELENA : « *C'est affreux de connaître le secret d'un autre et de ne pas pouvoir l'aider* »

*(Il imite Amanda, prend une autre taffe et le regarde. Il souffle :)*

« Ici, dans ce terrible ennui »

ELENA : « *Ici, dans ce terrible ennui, où les êtres humains sont autant de taches grisâtres, où l'on entend que des paroles banales, où l'on ne fait que manger, boire, dormir, de temps en temps, il apparaît si différent des autres... Beau, original, passionnant : le clair de lune qui dissipe les ténèbres.*

*(elle le regarde pour qu'il lui souffle)*

*(Il souffle :)* « Comment ne pas céder au charme... »

ELENA : « *Au charme d'un tel homme ? Comment ne pas s'oublier ?* »

*(Il écrase sa cigarette dans le cendrier)*

---

<sup>3</sup> Répliques extraites de « *Oncle Vania* » de Anton Tchekhov

Je me rends très bien compte que tout cela est parfaitement ridicule.

Mais il n'empêche, qu'il y a quelque chose qui s'est tissé entre nous.

Une connivence. Une entente cordiale.

Elle fait toujours partie de la troupe, entre nous il, y a une vraie relation...de travail...

L'année d'après, elle allait jouer « Mademoiselle Julie ».

Puis il est arrivé.

Lui.

Un vrai Jean.

Il me fait penser à Bottom, (*désigne la place où était Bottom*)

Pour simplifier, appelons-le « Bottom »

Pendant les répétitions, lui et Amanda, donc, sont devenus, comment dire... un peu un couple

Un type terriblement arrogant.

Il a développé un genre de méfiance à mon égard.

Tout ça parce que, Amanda et moi, nous avons une communication privilégiée.

Je n'y pouvais rien, moi, si elle recherchait mes conseils.

*(Il se penche et ramasse la chaise par terre)*

JEAN : « *Vous savez à quoi ressemble le monde, vu d'en bas ? – Non, vous ne le savez pas ! Comme les éperviers et les faucons dont on voit rarement le dos, puisque la plupart de temps, ils planent là-haut !* »<sup>4</sup>

---

<sup>4</sup> Extrait de « Mademoiselle Julie » d'August Strinberg

## **SCENE 7 – « Pas la peine de me souffler »**

Nous venons de commencer les répétitions de « Cyrano de Bergerac » d'Edmond Rostand.

Roxane est jouée par Amanda. Le rôle de Cyrano....par Bottom.

Les textes le plus gratifiants à souffler, ce sont les grands textes formels : Shakespeare, Molière, Racine, Corneille, les Grecs classiques.

Chaque mot a sa raison d'être.

Même chose avec Pinter, Ayckbourn, Beckett.

Leurs pièces ne sont pas écrites en vers, mais le travail de précision exigé est exactement le même.

Elles sont vraiment très agréables à souffler.

Contrairement aux pièces de Lars Norén, sans parler de celles de Jon Fosse : Impossibles à souffler !

Que des monosyllabes et des interjections.

Comment souffler un acteur qui oublie un « Quoi » ?

Ah, non, un comédien qui se trompe dans une pièce de Fosse, il n'a qu'à se débrouiller !

Quiconque a eu, ne serait-ce qu'une fois dans sa vie, le pantalon pris dans une chaîne de vélo, sait de quoi je parle : Il n'y a qu'une seule chose à faire : Attendre que la roue tourne.

Le premier jour des répétitions, Bottom, qui joue Cyrano, vient me voir et me dit :

« Je n'ai pas besoin qu'on me souffle, juste pour que ça soit clair, d'accord ? »

D'accord. Pas de problème.

Mais quelle bêtise, quelle arrogance : « Pas besoin » !

C'est comme si on embarquait sur le Titanic en disant : « Je n'ai pas besoin de gilet de sauvetage, d'accord ? »

C'est insensé et à mon avis, ça dénote un véritable manque de confiance en soi, compensé par un orgueil excessif !

Mais, c'était surtout une façon de mettre de la distance d'avec moi, devant Amanda.

Pendant les répétitions, il invente ses propres répliques, se fout des rimes, se fiche de la métrique.

Quand je le fais remarquer au metteur en scène, il me dit que c'est moi qui suis trop pointilleux !!

*« Tu comprends, il explore, il cherche à s'appropriier le texte. C'est très stimulant ; il a bien le droit d'expérimenter. »*

*(Le souffleur perd son calme, sort la balle de sa poche, la serre et la lance dans le mur)*

Expérimenter ! Mais, bon sang, bien-sûr !

Expérimente ! Expérimente !

Saute les répliques ! Néglige les vers.

Oublie la rime !

Ramène le texte à ton propre niveau. Met-toi à l'aise ! Essaie, expérimente !

*(pause)*

L'esprit d'escalier ! C'est ça l'expression que je cherchais !

Quand cela nous revient, après coup.

Ce qu'il aurait fallu dire bien avant.

Alors qu'il est trop tard.

Je ne sais pas pourquoi cela me revient là, maintenant.

J'aurais dû le dire tout à l'heure, quand je ne parvenais pas à m'en souvenir...

L'esprit d'escalier, donc.

## **SCENE 8- « L'EXEMPT »**

*(Il regarde la petite balle et l'utilise comme le crâne dans « Hamlet »)*

« *Quel rôle rêverait-vous d'incarner ?* » On pose souvent cette question aussi aux comédiens.

En générale, ils répondent « Hamlet ».

Si on me posait la question à moi, en qualité de souffleur: Quelle serait la réplique que je rêverais de souffler, moi aussi, je répondrais « Hamlet ».

Ce serait génial !

Dans le grand monologue de Hamlet :

« Etre ou... »- « *NE PAS ETRE* ». (*soufflé*)

Mais ça n'arrive jamais.

Celui qui joue Hamlet est, en générale, très, très concentré sur ce qu'il a à dire.

Ce n'est d'ailleurs pas un rôle très difficile, Hamlet.

Réfléchissez : Quand on joue « Hamlet », on est présent à toutes les répétitions.

On reçoit une attention inconditionnelle de tout le monde : metteur en scène, partenaires, costumiers, à la cantine, au vestiaire. (*Il continue à malaxer la balle frénétiquement*)

C'est un défi, soit.

Mais un défi plutôt léger.

Soyons honnêtes.

Le rôle le plus difficile à tenir de tout le répertoire est, sans aucun doute, celui de l'Exempt dans « Le Tartuffe ».

Tartuffe dure cinq actes. En alexandrin.

Pour la petite histoire, si ce n'avait pas été pour Louis XIV et l'église catholique, la chose s'arrêterait là. Tout bien qui finit bien.

Mais l'église a émis des réserves sur la morale de l'histoire et Molière a été contraint de fabriquer un épilogue bien pensant.

Donc, au moment où le public pense qu'on s'approche de la fin : Tartuffe a trompé Orgon et s'est approprié sa maison, les spectateurs commencent à se trémousser et à jeter des regards furtifs vers la garde-robe ...

Et voilà qu'un personnage complètement nouveau fait son entrée.

Le public consulte fébrilement leurs programmes.

Qui est ce personnage ? Peut être qu'il appartient dans une autre pièce, qu'il s'est trompé ?

Eh bien non, c'est bien cette pièce-ci. Le rôle est noté dans le programme.

Ceux qui sont assis devant, au parterre, tendent illico leurs regards vers...Moi !

Quand les pièces sont longues et quelque peu ennuyeuses, le public ne regarde plus la scène.

Il regarde le souffleur pour essayer de deviner combien il reste de pages !

Je sens les regards rivés sur mes feuilles.

Et les spectateurs voient, qu'en effet, il se prépare un long monologue écrit dans les règles de l'art.

L'EXEMPT :

*« Oui, c'est trop demeurer, sans doute, à l'accomplir.*

*Votre bouche à propos m'invite à le remplir;*

*Et pour l'exécuter, suivez-moi tout à l'heure. Dans la prison qu'on doit vous donner pour demeure. »*

TARTUFFE : *« Qui ? Moi, monsieur ?*

L'EXEMPT : *» Oui, vous. »*

TARTUFFE : *« Pourquoi donc la prison ?*

L'EXEMPT *« Ce n'est pas vous à qui j'en veux rendre*

*...L'extrait du Tartuffe continue ....*

*Du contrat qui lui fait un don de tous vos biens,*

*Et vous pardonne enfin cette offense secrète*

*Où vous a, d'un ami, fait tomber la retraite;*

*Et c'est le prix qu'il donne au zèle qu'autrefois*



*On vous vit témoigner, en appuyant ses droits;*

*Pour montrer que son cœur sait, quand moins on y pense,*

*D'une bonne action verser la récompense ;*

*Que jamais le mérite, avec lui, ne perd rien, Et que mieux que du mal, il se souvient du bien. »<sup>5</sup>*

C'est le rôle le plus difficile à tenir dans toute l'histoire du théâtre

Ce n'est pas que le monologue soit mauvais, en soi, non.

Mais mettez vous à la place du comédien :

Attendre deux heures et demie dans les coulisses avant de faire son entrée,

C'est parfaitement dévastateur, à la fois pour les nerfs et pour la concentration.

Bien sûr, cela fait partie de ma charge de travail que de m'occuper des comédiens et de leurs nerfs, mais de là à ce que ce soit moi qui dit les répliques...

Ceci dit : « *Et que mieux que du mal, il se souvient du bien* »

## **SCENE 12- « Dispensable »**

Licencié.

Je suis convoqué par le responsable des ressources humaines.

-« *Nous avons parlé de vous à la direction* »

-« *Ah, c'est sympathique, ça fait plaisir* » disais-je. Je pensais que c'était au sujet du pompon ou de la fausse lettre.

-« *Nous pensons qu'il vaudrait mieux que vous vous mettiez à chercher un autre travail* »

---

<sup>5</sup> Extrait du « Tartuffe » de Molière

*(Il reste bouche bée)*

Le directeur des ressources humaines reprend. Plus lentement, plus calmement :

-« *A la direction, nous avons parlé de vous* »

-« *Ah, c'est sympathique* »

Je pensais que c'était au sujet du pompon ou de la fausse lettre.

« *Nous pensons qu'il vaudrait mieux que vous vous mettiez à chercher un autre travail* »

*(Le souffleur ne peut énoncer un seul son)*

*(quasi muet) : - Texte !*

Le directeur des ressources humaines poursuit, sur un ton très pédagogique et avec beaucoup d'empathie. En plissant le front de façon circonstanciée, il m'explique qu'on n'a plus besoin de mes services.

-« *Le métier de souffleur est un vestige des temps anciens* » me dit-il.

- « *En Allemagne, ils sont passés à l'oreillette. Aux Etats Unis, le métier de souffleur n'a jamais existé. Là bas, les comédiens apprennent leur texte à la place* »

Mais, là n'est pas la question, il est important d'assurer ...

-« *Assurer, là vous touchez, en effet, le nœud du problème : Assurance n'équivaut pas à rentabilité. Ce n'est pas économiquement viable. Les temps ont changés.*

*On ne peut plus faire du théâtre comme au XVIII siècle.*

*C'est votre mail où vous nous expliquez que vous ne voulez pas être assis dans la cage à souffleur qui m'a fait sérieusement réfléchir. Vous faites du bon travail, mais vous êtes dispensable. »*

C'est quoi ce mot barbare « dispensable » ?

Comment, moi, pourrais-je être considéré comme étant « dispensable » ?

J'ai servi des milliers de représentations !

Dans le temps, on annulait quand un comédien était malade.

De nos jours, annuler, c'est impossible.

Combien de fois, moi, le souffleur, n'ai-je pas dit le texte à la place du comédien pour

assurer, justement, la rentabilité ?

L'intérêt économique et la mesurabilité ?

Ne venez pas me dire à moi que je suis « dispensable » !

Je suis plus indispensable que jamais.

Je suis souffleur. !

Un souffleur n'a-t-il pas une voix ?

*« Un souffleur n'a-t-il pas des yeux ? Un souffleur n'a-t-il pas des mains, des organes, des dimensions, des sens, de l'affection, de la passion ? »*

*En somme, le droit d'exister ? »*<sup>6</sup>

J'aurais dû lui dire le fond de ma pensée.

Mais...l'esprit d'escalier...

De toute façon, cela n'aurait rien changé.

Je suis congédié avec prise d'effet immédiat après la première de « Cyrano. »

---

<sup>6</sup> Extrait de « Marchand de Venise » de William Shakespeare, librement adapté par l'auteur.